

6^e Année. — N° 244.

Le numéro : 40 centimes.



21 Juin 1919.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement p^r la France: 20Fr.

F. P57

G^{al} Duval

Abonnement p^r l'Etranger: 30Fr.

Édité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Pierre Légerol dit SAINFARÉ
PAR GEORGES Docquois.

XII
LA PERCHE
(Suite)

— Il faut, néanmoins, que je lui réponde, se dépitait Jean. Mais quoi ?

— Ceci, dit Pierre.

Et il dicta :

« Cher monsieur Lacancat,

» Il était naturel que le Hasard servît en toute hâte un chercheur tel que vous, qui le servez si bien !

» Dans le même temps que vous me demandiez l'homme apte à mettre en meule toutes les gerbes de votre champ, cet homme était chez moi, devant moi, sous mes yeux, et, dirai-je, dans ma main... »

— Que signifie ? demanda Jean, la plume suspendue.

— Ne comprends-tu pas ? C'est pourtant clair.

— Quoi ! tu voudrais ?...

— Cela m'amuserait follement.

— C'est impossible !

— Parce que je ne sors pas de la rue des Francs-Bourgeois ? Mais j'ai ma licence ès lettres ; et c'est assez bon pour un copiste, cristi !

— D'accord. Mais tu oublies qu'il faut se mettre à la disposition au plus vite.

— Ce soir, ou demain, avec ta réponse, l'un portant l'autre.

Jean fixait sur Pierre son regard pénétrant.

Il observa que la bouche de son ami avait de petites contractions spasmodiques ; et il fut certain que Pierre devait se contraindre pour ne pas trahir sa peine et qu'il n'allait donc pas le quitter par plaisir mais par nécessité.

Alors, plein d'une mélancolie qui rendit plus émouvante l'air de gaîté dont il la para, il émit ce distique, avec l'aisance qu'il avait en tout :

Holà ! c'est bien le cas d'improviser ce vers :
A peine je te gagne, aussitôt je te perds !

Avec un entrain qui aurait fait illusion à tout autre, Pierre riposta :

— Souviens-toi du maître-coq qui monte sur la dunette pour demander au capitaine si on peut dire d'un objet qu'il est perdu quand on sait où il est. « Non, bien sûr ! » tranche le capitaine. « Eh ! bien, la bouilloire est au fond de la mer ! » Moi, je ne serai qu'au fond de l'océan de fiches de Remus Lacancat ; et, pour m'y retrouver, cher Jean, tu n'auras pas besoin d'un scaphandre !

XIII

UN COMPAGNON DE VOYAGE

Il allait donc y avoir réciprocité entre Pierre et le Hasard.

Le Hasard s'était, récemment, tant occupé du jeune homme que celui-ci trouvait équitable de lui rendre un peu de ses bons offices en collaborant à l'édition du monument que Remus Lacancat rêvait de lui éléver.

Le Hasard, on le sait, n'est pas constamment propice.

Pas un des lecteurs de cette histoire, aussi incroyable qu'authentique, qui n'en pourrait témoigner.

Que de mauvaises farces il nous joue, à son ordinaire ! Dans quelles méchantes postures il lui plaît de nous mettre ! Et, pour peu qu'il le veuille ou que le caprice l'en aiguillonne, en quelles catastrophes n'est-il pas habile à nous précipiter !

En vérité, si Pierre avait été capable d'une réflexion moins superficielle, il aurait pu tenir le Hasard pour responsable des graves mécomptes qu'il avait subis en ces derniers temps.

Suivant Yorelle en Amérique, n'avait-il pas

Voir les nos 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242 et 243 du *Pays de France*.

suivi le Hasard, en effet ? Et quelles n'avaient pas été les conséquences de cet expatriement ! Pendant ce laps, la mort, à deux reprises, avait frappé chez les siens, sans qu'il eût été à même d'en rien savoir, ni, par suite, d'en marquer de l'affliction.

Et n'était-ce pas pour se châtier de torts dont, au fond, le Hasard encourrait la responsabilité que Pierre, s'en jugeant indigne, avait sacrifié toute sa part d'héritage à autrui ?

Mais, en son for intérieur, il n'accusait que lui-même.

Aussi bien, avait-il raison. Et n'y a-t-il pas, chez nous tous, lâcheté — hypocrisie, tout au moins — à vouloir rejeter sur le hasard le poids de fautes qu'après tout, il nous appartenait de ne point commettre ?

Et, le lendemain matin, en rechargeant, avec Jean, sa malle sur la petite auto. Pierre, après l'avoir un instant regretté la veille, se félicitait de n'avoir point laissé ce bagage à la consigne de Lianville. S'il l'y eût laissé, il aurait dû l'y aller reprendre ; et comment eût-il pu éviter de se retrouver dans la présence de Juste Fourmanoir et échapper à ses manifestations de reconnaissance ?

Délivré de cette obligation, Pierre allait pouvoir se faire conduire par Jean à la station de Pontefer, qui est la première sur la ligne ferrée de Lianville à Curebourg : partant de Don-

Dans le même temps, par les soins de Jean, la malle était sur la bascule.

— Trop tard pour ce convoi, dit l'enregistreur. Voici le train : il ne pose qu'une minute, et nous ne sommes pas à quai. Dépêchez-vous, monsieur, si vous ne voulez pas rater le coche. La malle vous suivra par le prochain.

Jean, qui avait ouvert la porte d'accès, souffla à Pierre :

— Tu seras toujours chez toi au Rébus, tu sais ?

— Je sais, répondit Pierre.

En vitesse, ils s'étreignirent.

Le train se remettait en marche, et Pierre dut s'engouffrer dans le premier compartiment à sa portée.

Désastre ! C'en était un de première ! Et, comme il n'y aurait plus d'arrêt jusqu'à Curebourg, Pierre allait se trouver dans un cas difficile, si, en cours de route, il était procédé à la vérification des billets.

Il n'y avait personne en ce compartiment qu'un homme élégant que l'irruption de Pierre n'avait pu tirer d'une sorte d'assoupissement.

— Monsieur, lui dit Pierre, tout à trac, je vous demande pardon de vous importuner ; mais vous seriez aimable d'attester au contrôleur, s'il se présente, que je ne suis monté dans cette voiture que parce que le temps m'a manqué pour prendre place dans une troisième, à quoi mon billet me donne exclusivement droit.

L'homme, les yeux toujours clos, fit un léger mouvement de main bienveillant.

— Il serait tout simple, reprit Pierre, que je règle la différence, quand j'en serai requis. Le fâcheux est que je n'ai point du tout d'argent sur moi. C'est pour cette raison que je me suis permis de vous faire constater que je n'avais aucune intention de frauder la compagnie.

L'homme remua deux ou trois fois la tête, en manière d'assentiment, puis se renfonça dans sa somnolence.

Pierre, néanmoins, discerna que son voisin ne dormait pas. En dépit des paupières closes, le visage vivait : les lèvres, qui se serreraient, puis se desserraient pour se resserrer encore ; le front, qui se plissait et se déplissait pour se replisser ; les mains, qui bougeaient un peu dans les gants, tout cela décelait une agitation d'esprit, quelque souci tracassant.

— Qu'est-ce qui peut bien le tourmenter ? se demandait Pierre, qui le contemplait à loisir.

C'était un homme manifestement jeune encore. Il avait le chic parisien, mais une figure sarssine au teint d'ambre et qu'étrécissaient les branches très légères d'un compas de barbe. Les yeux cachés sous les paupières aux cils presque bleus, le mince nez droit, dur et net entre les joues bien serrées, et la bouche étroite s'inscrivaient dans le triangle parfait formé par cette barbe aiguë et les sourcils dont les sombres barres droites se joignaient au point de se confondre.

— Un jaloux, supputa Pierre.

Deux très fines rides griffaient parallèlement le front, très haut, bien sculpté, sous la calotte crépue et très ajustée des cheveux ténébreux et dans lesquels, vers la tempe droite, une mèche d'un blanc neigeux brillait, inopinément, au soleil, comme une volute de verre filé.

Le personnage ne devait pas être particulier que par ce signe.

Pierre ne comprenait rien à la fascination qu'exerçait sur lui cet être apparemment endormi.

Agacé, il voulut fuir l'emprise inexplicable et s'attacher au site jaunissant et marécageux qui se dévidait au long de la voie. Mais, constamment, il se détournait du spectacle extérieur pour revenir à son examen du bonhomme.

Il est des mots qui hurlent par leur accouplement, mais dont l'hétéroclite association s'impose, parfois, à la façon d'un postulat, et livre tôt ou tard son énigme. C'est ainsi qu'à l'égard de ce faux dormeur Pierre ressentait une sympathie hostile.

Il fut presque heureux de la survenue du contrôleur, qui le ramenait sur le terrain normal des tangibles incommodités du destin.

— Billet de troisième en première : neuf francs de supplément.

— Monsieur le contrôleur, je vais vous expliquer.

— Donnez-moi neuf francs. (A suivre.)



quette, la 10 HP n'avait, pour y atteindre, que la forêt de Castelnau à traverser.

De cette infime circonstance favorable Pierre croyait encore devoir remercier le Hasard.

Jean tenait le volant et restait silencieux.

Lui, dont on aurait difficilement cru que la tristesse pût jamais l'entamer, paraissait abattu, pourtant.

Toute la nuit, il avait balancé s'il ne prierait pas son ami de renoncer à cet emploi, sur lequel, augurait-il, il n'avait sauté si avidement que parce que, sans doute, l'élan lui en avait été fourni par le besoin le plus pressant.

Mais ne faut-il pas être plus discret encore avec ceux qu'on aime qu'avec les autres ? Comment, même pour le secourir, s'exposer à mortifier un être qui vous est cher ?

Le mot n'est pas excessif : Pierre était déjà aussi cher à Jean que s'ils eussent été compagnons d'enfance ; et Pierre, en ce qui touchait Jean, était sous l'empire de la même admirable illusion.

Le train était signalé quand ils entrèrent dans la minuscule gare de Pontefer. Pendant qu'avec un homme d'équipe Jean descendait la malle, Pierre se ruait au guichet, tremblant que le prix du voyage n'excédât les dix francs de son pécule.

Par précaution, il demanda la classe du pauvre.

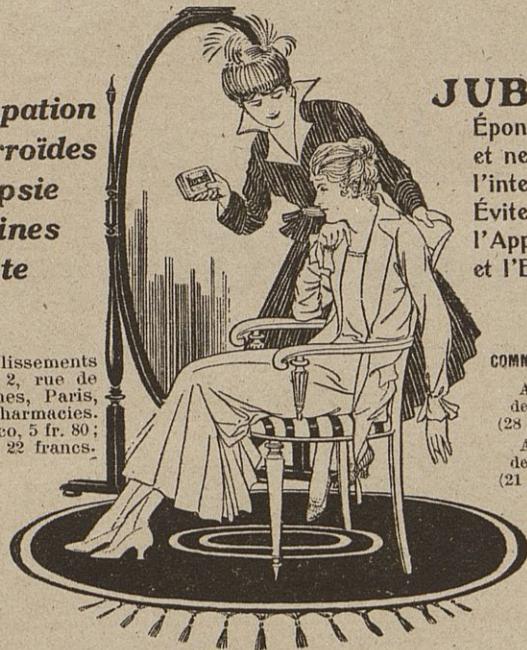
— Neuf soixante, réclama le préposé.
Quel soulagement !

JUBOL

réeduque l'intestin

**Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite**

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco, 5 fr. 80; les 4, fco, 22 francs.



Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque temps, tous vos maux disparaîtront très vite.

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes : donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. » Dr PÉRICHON, de la Faculté de Médecine de Lyon, Ancien interne des asiles.

« J'atteste que le Jubol possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme est la vérité sur la foi de mon grade. » Dr HENRIQUE DE SA, Membre de l'Académie de Médecine de Rio de Janeiro (Brésil).

JUBOL

Éponge et nettoie l'intestin. Évite l'Appendicite et l'Entérite.

COMMUNICATIONS :

Académie des Sciences (28 juin 1909);

Académie de Médecine (21 déc. 1909).

Pagéol

Énergique antiseptique urinaire

Guérit vite et radicalement

Préparé dans les Laboratoires de l'Urodonal.



Supprime les douleurs de la miction

Évite toute complication

Communication à l'Académie de Médecine du 3 Décembre 1912.

PAGEOL est sans pitié pour les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 fr. Envoi sur le front.

FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'ophtalmologie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication : Académie de Médecine (13 juin 1916).



Spécifique des maladies de la femme

Arrête les hémorragies, Supprime les vapeurs, Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 11 fr.; fl. d'essai, fco 5,30.

Globéol

et l'anémie

Convalescence

Surmenage

Tuberculose

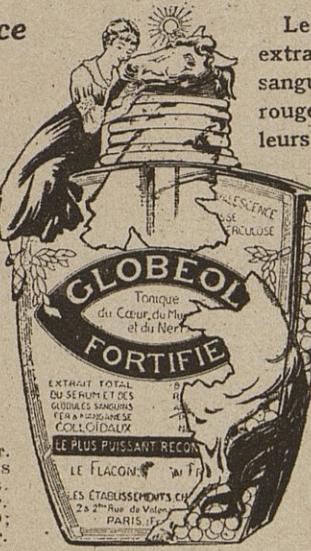
Anémie

Maladies

des nerfs.

Tonique vivifiant, abrège les convalescences, augmente la force de vivre.

Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. Le demi-flacon, fco, 4 fr. Le flacon, fco, 7 fr. 20; les 3 flacons, fco, 20 fr.



Le GLOBEOL est un extrait total du sérum sanguin et des globules rouges débarrassés de leurs enveloppes. (Extrait emprunté au sang de chevaux florissants de santé.)

Reminéralise les tissus. Nourrit le muscle et le nerf.

Communication à l'Académie de Médecine du 7 juin 1910.

Sauvée par le GLOBEOL

L'OPINION MÉDICALE :

« Le sang étant le véritable milieu intérieur respiratoire et, d'autre part, la toxine tuberculeuse étant nettement hémolysante, l'anémie complique et masque volontiers les maladies de poitrine. Elle intervient pour vicier les échanges et aggraver l'infection générale. Le Globéol, par l'apport de fer physiologique et de ferments oxydants, stimule et redresse la sanguification, sans avoir les inconvénients des ferrugineux qui favorisent la fièvre, les états congestifs et les crachements de sang. » Docteur REGNIER,

Ancien interne des Hôpitaux de Paris, Ex-chef du Laboratoire d'Electrothérapie de la Charité.

« Loin d'abattre la pression, il faut au contraire soutenir le cœur surmené de l'artéio-scléreux par le Globéol, qui lui transfusera un sang pur, un sang jeune, un sang en pleine activité. C'est la seule façon de parer à l'asystolie fatale qui suit l'hypersystolie, comme toute phase de suractivité est suivie d'une période de dépression. » Professeur FAIVRE,

Prof de clinique interne à l'Université de Poitiers.

GYRALDOSE

Hygiène de la Femme

La Gyraldoise est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne, matin et soir.

Exigez la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.



Préparée dans les Laboratoires de l'Urodonal et présentant les mêmes garanties scientifiques.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco, 5 fr. 30; les 4, fco, 20 fr.; la grande boîte, fco, 7 fr. 20; les 3 boîtes, fco, 20 francs.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang, non toxique

Avarie, Tabes, Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs.

Brochure sur demande.



Vamianine jugule l'avare et empêche toutes les manifestations.

Vient de paraître

CARTE
DE LA
Nouvelle Allemagne

D'après les préliminaires du 7 mai 1919
Éditée par "LE MATIN"

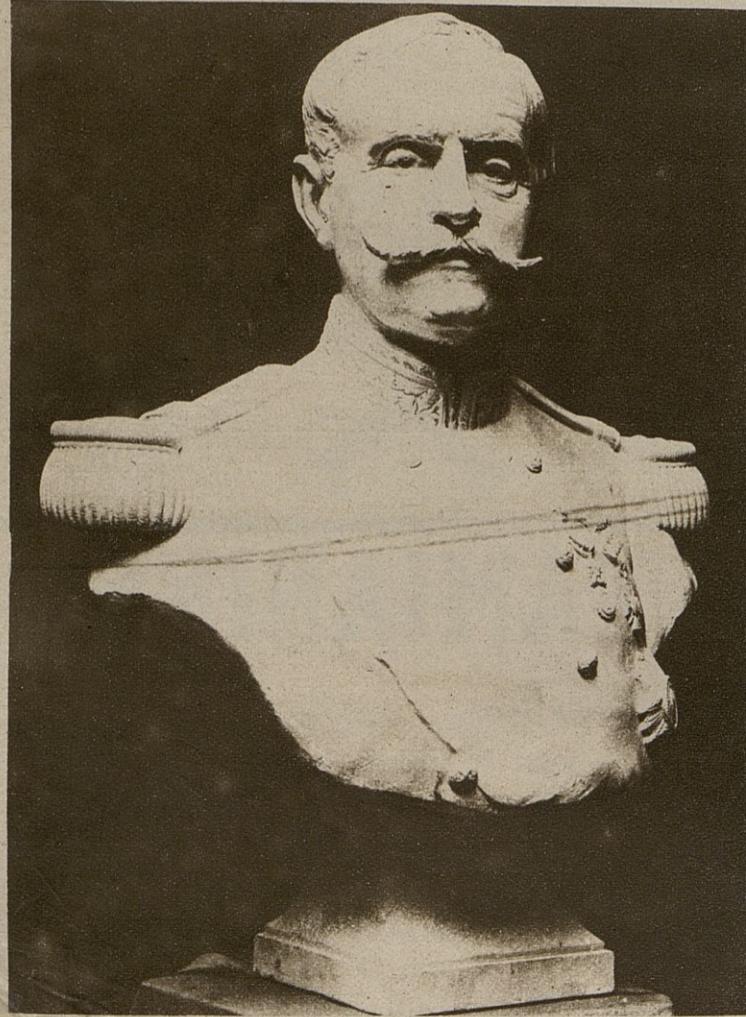
Cette carte, spécialement éditée pour les lecteurs du "Matin" et du "Pays de France", a été établie avec le plus grand soin d'après le texte des préliminaires du 7 mai.

Du format d'affichage 50×65 environ et tirée en quatre couleurs, elle donne les nouvelles frontières de l'Allemagne et les anciennes, les territoires remis aux alliés, les zones d'occupation, les régions de plébiscite, les zones interdites aux établissements militaires, les fleuves internationa- lisés, les zones aériennes autorisées.

Elle permet de se rendre rapidement un compte exact des modifications apportées par les préliminaires au statut d'avant-guerre, par application du principe des nationalités.

Prix : **0 fr. 60** Franco contre demande accompagnée ... de 0 fr. 75 en timbres-poste ...

En vente dans le hall, 6, boulevard Poissonnière, et sur demande chez tous les dépositaires du MATIN et du PAYS DE FRANCE, en France et à l'étranger.



Franco à domicile : A Paris, 18 fr. 50. — Dans les départements, 19 fr. 50.
PAYABLES EN MANDAT-POSTE ADRESSÉ A M. L'ADMINISTRATEUR DU PAYS DE FRANCE, 6, BOULEVARD POISSONNIÈRE, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE DU "PAYS DE FRANCE"

EN COURS DE TIRAGE
A L'USAGE DE TOUTES LES FAMILLES FRANÇAISES
ET DES VISITEURS DE CHAMPS DE BATAILLE

Précis
de la
Grande Guerre

PAR LE
Commandant BOUVIER de LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

36 cartes d'objectifs et de progression d'attaques.
Plus de 30 portraits de généraux, avec un curieux graphique des événements de la Grande Guerre.

4 Fr.

Le Commandant BOUVIER de LAMOTTE, dont les articles documentaires sur les batailles de la Grande Guerre ont été remarqués dans le monde entier, a rédigé pour les combattants, les non-combattants et les visiteurs de champs de bataille ce manuel incomparable des événements de 1914 à 1918 sur le front de France et de Belgique.

Raccourci saisissant de faits, de dates, mais sans aucune aridité, c'est à la fois un récit passionnant et un aide-mémoire qui sera imité sans doute, copié sûrement, jamais égalé.

Tous les noms de généraux, tous les lieux de combat qui méritent d'être retenus, figurent à la place qui leur convient dans cet ouvrage que toutes les familles françaises liront et reliront.

LE PRÉCIS DE LA GRANDE GUERRE

sera envoyé aussitôt le tirage terminé à toute personne qui enverra sa souscription accompagnée de **4 fr. 50** en mandat ou timbres-poste à Bibliothèque du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, b^e Poissonnière, Paris.

N'est-il pas juste que dans chaque foyer qu'il a contribué à sauver de la ruine et de la honte de la défaite soit placée l'image de celui qui, par sa claire vision et son énergie, a aidé à vaincre les Allemands ?

Beaucoup ont eu cette idée et le statuaire Auguste Maillard a exécuté, pour l'Etat et le département de la Seine, le

BUSTE DU MARÉCHAL FOCH

C'est la copie demi-grandeur de cette œuvre d'art que le « Pays de France » met en vente dans ses bureaux, 6, boulevard Poissonnière, au prix de **15 francs**.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 7 au 14 Juin

LA mission ottomane, que la Conférence de la Paix a appelée à Paris pour l'entendre à titre consultatif, est arrivée, le 12 juin, à Vaucresson où elle doit résider. Une grande et belle villa appelée « La Vaucressonnière » a été préparée pour la recevoir. Cette mission, dirigée par Damad Ferid pacha, grand vizir et ministre des affaires étrangères, comprend trois autres hommes d'Etat turcs ; quelques hauts fonctionnaires les accompagnent comme secrétaires : enfin, ils ont amené des domestiques. La villa est suffisamment vaste pour les loger tous. Les membres de la mission sont tous connus pour des francophiles, et ont même eu à subir, dans leur pays, à cause de leurs opinions, les plus graves vexations de la part des Jeunes-Turcs.

Si l'on ne peut donner encore de précisions sur les résolutions prises par la Conférence à l'égard de la Turquie, du moins peut-on dire que ces résolutions sont sévères. La guerre, dans laquelle les Turcs n'avaient aucune raison d'entrer contre nous, aura amené une occasion imprévue de régler une fois pour toutes les questions qui se liaient à l'existence d'un empire turc et, du même coup, la destinée de cet empire. La médecine que la Conférence réserve à l'« Homme malade » sera sans doute la plus amère de toutes celles que la diplomatie des puissances lui a fait prendre jusqu'à présent.

L'événement attendu depuis quelques semaines vient de se produire. Les grandes puissances : France, Etats-Unis, Angleterre, Italie et Japon, ont « reconnu » officiellement, le 12 juin, l'amiral Koltchak. C'est de leur part un acte longuement réfléchi et dont elles n'ont pris la décision qu'après avoir reçu, du chef du gouvernement d'Omsk, toutes les assurances qu'elles demandaient pour la remise en état des affaires de la Russie. Non seulement les puissances « reconnaissent » l'amiral, elles s'engagent encore à lui fournir l'appui matériel dont il aura besoin pour venir à bout du bolchevisme.

Le bolchevisme, que les « frères internationaux » ont déchaîné en Russie et en Hongrie et qu'ils cherchent à propager de toutes parts, met en péril la civilisation dans le monde entier. Il est urgent d'en détruire le foyer. Jusqu'à présent la lutte contre le bolchevisme a été décousue : il y manquait l'unité de vues diplomatique et l'unité de commandement : l'une et l'autre sont maintenant réalisées. L'amiral va pouvoir conduire avec une vigueur décisive la campagne qu'il a entreprise. Le gouvernement d'Arkhangel, le commandement esthoniens, le général Youdenich, le général Denikine marchent d'accord avec lui : l'assentiment de la Pologne et de la Finlande, leur aide officielle peut-être, lui sont acquis. On peut donc espérer que la sinistre tragédie dont Lénine et Trotsky sont les ordonnateurs touche à sa fin.

Tant que, en Europe centrale, les populations ne seront pas habituées aux frontières des nouveaux Etats, il faut s'attendre à y voir éclater des conflits entre voisins. L'affaire de Carinthie en est une nouvelle preuve. Cette grande province de l'ancien empire d'Autriche, dont la population était au total d'environ 400.000 habitants, s'étend de part et d'autre de la Drave qui va se jeter dans le Danube après avoir parcouru 720 kilomètres. Les lignes de chemin de fer qui la traversent ou s'y croisent lui donnent une importance toute particulière ; la principale, qui longe le cours de la Drave, est la seule voie de communication directe entre la Suisse et la région du bas Danube ; une autre, qui la traverse à l'ouest, relie, par Villach, Salzbourg à Venise ; une autre, enfin, qui part de Klagenfurth, chef-lieu de la province, passe à Laibach et aboutit à Trieste. Klagenfurth est une ville d'environ 21.000 habitants. On donne le nom de bassin de Klagenfurth à la région dont elle est le principal centre de population et d'affaires. Le partage du bassin entre l'Autriche et l'Etat yougo-slave aura été un des problèmes les plus embarrassants que la Conférence ait eu à résoudre. La population y est en partie allemande, en partie slovène, mais dans une proportion sur laquelle les statistiques ne sont pas d'accord. Celle qui a été dressée par l'administration autrichienne accuse 67.780 Slovènes et 74.359 Allemands ; celle qui résulte des registres des paroisses donne 93.885 Slovènes et 48.264 Allemands. On peut admettre que ces chiffres accusent surtout les préférences de ceux qui les ont fournis. Quoi qu'il en soit, les Yougo-Slaves ne doutant pas que le bassin de Klagenfurth dût leur être attribué en avaient commencé l'occupation dans la région comprise entre Villach, Klagenfurth et Marburg, lorsque entre eux et les troupes autrichiennes éclata, on ne sait comment, un de ces conflits qui partent tout seuls. Des hostilités assez actives s'ensuivirent.

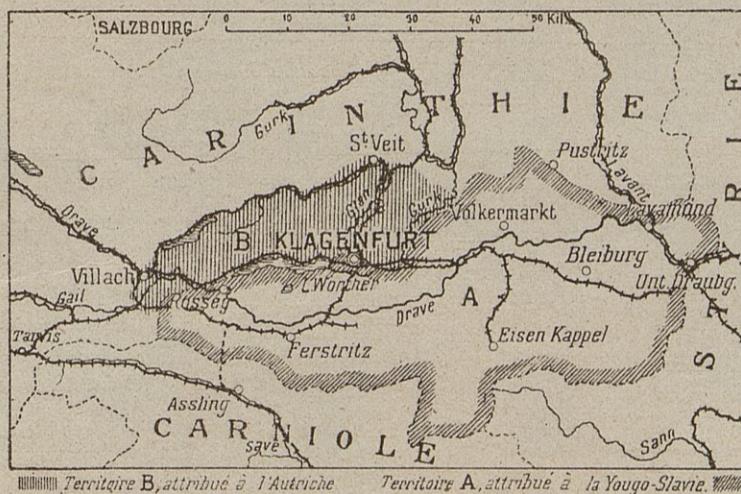
Les Yougo-Slaves furent contraints de se retirer et, dès le 5 juin, les Autrichiens avaient réoccupé le territoire jusqu'à la chaîne de Karawanken, ancienne limite de la Carinthie. On annonça, par la suite, le 7 juin, que Klagenfurth avait été occupée par les Yougo-Slaves ; enfin, qu'un armistice allait être conclu. Les choses paraissent être restées en l'état.

La Conférence, paraît-il, serait disposée à résoudre comme suit la question : le bassin serait partagé en deux zones : A et B. La zone A serait attribuée aux Yougo-Slaves ; la zone B à l'Autriche. Cette solution serait inspirée par le rapport des populations dans ces zones, autant qu'on peut juger de ce rapport par les chiffres cités. Il y aurait, d'après la statistique autrichienne, dans la zone A : 60.795 Slovènes et 24.500 Allemands ; dans la zone B : 6.985 Slovènes et 49.859 Allemands ; d'après les statistiques des paroisses, dans la zone A : 80.441 Slovènes et 4.854 Allemands ; dans la zone B : 13.444 Slovènes et 43.410 Allemands. La zone A englobe les villes et districts de Klagenfurth, Rossegg, Voelkermarkt ; la zone B, Saint-Veit, Villach, le chemin de fer de Tarvis. Les habitants de chaque zone auraient le droit d'opter pour l'un ou l'autre rattachement dans un délai de trois mois. Une bande neutre de 10 kilomètres séparerait la zone autrichienne de la zone yougo-slave. L'Autriche s'engagerait à réparer les dommages résultant du récent conflit. C'est là à peu près tout ce que l'on savait de l'affaire à la date du 14 juin.

Ajoutons que le gouvernement français a, par notification du 6 juin, reconnu officiellement le royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

Le gouvernement de Bela Kun ayant escroqué récemment un répit à l'Entente, en prétextant son désir d'ouvrir des négociations en vue de la paix, a mis ce temps à profit pour réorganiser ses forces ; après quoi il les a lancées en territoire tchéco-slovène, où les bolcheviks magyars ont prouvé par leurs actes qu'ils ne sont pas moins féroces que ceux de Russie. Les Magyars, cependant, n'ont pas tardé à essuyer des revers. Cela sans doute a incité le dictateur hongrois à faire auprès des alliés une nouvelle démarche dans le même sens que la première. Sur ces entrefaites il fut mis par ces derniers en demeure de faire cesser les hostilités contre les Tchéco-Slovaques sous peine de voir intervenir les armées de l'Entente. A la date du 14 on ne savait pas encore ce que l'Entente avait décidé à l'égard du gouvernement de Budapest mais tout portait à croire que ce dernier était disposé à capituler.

La reconnaissance de l'amiral Koltchak, et les succès que continuent à remporter les antibolcheviks du nord, alarment le gouvernement des soviets, dont les commissaires qui résidaient encore à Petrograd viennent de se transporter à Moscou. Des changements ont été apportés à la composition des « commissariats » du peuple.



LE PARTAGE DU BASSIN DE KLAGENFURTH.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL DUVAL

DIRECTEUR DE L'AÉRONAUTIQUE AU MINISTÈRE DE LA GUERRE

En outre des fonctions de directeur de l'aéronautique, qu'il remplit depuis avril dernier, le général Duval a été chargé, par un décret du 6 juin, d'« assurer la direction de l'organe de coordination générale de l'aéronautique » créé le même jour, ce qui fait de lui le chef suprême de tout ce qui concerne l'aéronautique française.

Né à Bayonne en juin 1869, le général Duval sort de Saint-Cyr. Capitaine et breveté d'état-major en 1902, il était chef de bataillon quand la guerre éclata et ne passa colonel qu'en septembre 1915, titularisé en juin 1916. Après avoir, comme colonel, commandé une brigade d'infanterie, et dirigé successivement l'état-major de différentes armées, puis du groupe d'armées Favolle, il fut nommé général de brigade le 19 avril 1918, et spécialement chargé, comme aide-major général, de l'aéronautique, puis des opérations. Il a été grièvement blessé pendant l'offensive de Champagne en 1915. Il a été président de la commission consultative de l'aéronautique à la Conférence de la Paix.

En septembre 1915, il a été l'objet de cette citation : « Constamment en reconnaissance sur le front, dans les tranchées les plus avancées, a rendu, comme sous-chef d'état-major d'une armée, des services particulièrement brillants, par une véritable intelligence des situations, une activité inlassable, un entraînement communiqué, un remarquable esprit d'initiative. » Le général Duval est officier de la Légion d'honneur depuis 1915.

“ LA SÉLECTION HUMAINE ”

par le professeur Charles Richet, de l'Académie de Médecine

C'est un fait évident que la nature n'aime pas les débiles. L'animal, la plante, qui ne sont pas de force, elles les élimine. Les animaux, d'instinct, suppriment leurs congénères blessés ou affaiblis : cela se passe tous les jours chez toutes les bêtes vivant en société. La nature veut des organismes efficaces, capables, robustes. Les autres sont éliminés.

Chez l'homme, il n'en va pas de même. Et ce sont des milliards que l'humanité dépense à faire vivre des déchets, des mal venus, des débiles. L'homme sain et robuste travaille à prolonger l'existence de quantité de ses semblables à qui leur faiblesse ou des tares diverses ne permettent pas de fournir l'effort quotidien nécessaire : débiles, imbeciles, déments, rachitiques, aveugles, estropiés, tuberculeux, et le reste. De sorte que si le fait naturel est l'élimination des faibles, le fait social c'est la protection de ceux-ci, qui est fort onéreuse et qui, en outre, présente ce grand inconvénient que la progéniture de ces mal venus est également débile, d'où accroissement incessant de ceux-ci.

Peut-on changer cet état de choses ? Bien entendu, l'homme ne peut renoncer à sa pitié pour les malheureux. Il ne peut les supprimer, comme cela a lieu dans un troupeau de bœufs sauvages. Ceux qui existent, il les protégera jusqu'au bout, tout en se disant que ce serait chose plus profitable de pouvoir dépenser pour les éléments sains, dont on peut attendre un travail utile, tout ce que l'on dépense pour les déchets dont il n'y a rien à espérer. Mais il peut chercher à diminuer la production de ces déchets.

Est-ce possible ? Beaucoup le croient, et très certainement la chose est faisable dans une certaine mesure. Telle est l'idée que développe, de la façon la plus intéressante, un physiologiste éminent, M. Charles Richet, un des lauréats du Prix Nobel, dans un livre écrit avec autant de vivacité que de vigueur, intitulé *La sélection humaine*. Qui conque s'intéresse à la question doit lire cet ouvrage.

Il est bien certain que la civilisation, telle que nous la comprenons et pratiquons, n'est pas faite pour fortifier la race. La ville, ne fabrique qu'une humanité affaiblie, qui ne peut engendrer une race solide, et de façon générale, dans le mariage ; on ne tient compte que de considérations totalement étrangères à l'avenir de celle-ci. On ne voit que l'argent et la situation ; l'argent fait passer sur la laideur, la disgrâce, les tares physiques, morales ou intellectuelles, la faiblesse de santé, les hérédités malsaines ; et le résultat, nous le connaissons tous : une progéniture médiocre dont la descendance sera pire encore.

Rien n'est plus facile que de produire des races tarées et déchues : cela est évident.

Mais il est non moins certain que la production des races saines et vigoureuses est chose possible, quand on veut bien s'en donner la peine. De quelle façon ? Tout simplement par la sélection des procréateurs. C'est ce qu'ont démontré depuis longtemps, et ce que démontrent chaque jour, les éleveurs et les horticulteurs.

Par la sélection, en effet, les uns et les autres sont arrivés à nous offrir des races animales et végétales nouvelles, présentant des caractères divers qui nous les rendent précieuses, infiniment supérieures aux races naturelles. Ceci n'est possible que grâce au fait de la transmission héréditaire des caractères individuels. Par l'union de deux individus, animaux ou végétaux, plus remarquables l'un et l'autre par leur vigueur, leur taille, leur résistance à la maladie, ou tel autre caractère, l'éleveur ou l'horticulteur obtient une progéniture présentant chez le plus grand nombre et au plus haut degré ce même caractère. En continuant la sélection, on maintient celui-ci à son niveau, et peu à peu on fixe, on consolide la race nouvelle.

C'est ainsi que les éleveurs et horticulteurs ont tant créé de races. Sans doute il en est beaucoup qu'ils ont créées pour l'homme bien plus que pour elles-mêmes. La création d'une race de porcs plus facilement engrangeable est utile à l'homme : cela ne constitue pas une amélioration du porc à l'égard de la nature. Une race de porcs prenant plus vite la graisse ne réussirait pas mieux à l'état de nature : au contraire. Mais des races de chevaux plus agiles ou bien plus vigoureuses sont réellement améliorées, à la fois pour elles-mêmes et au point de vue de l'homme. Une race de blé produisant plus de gluten n'est sans doute améliorée que pour l'homme, mais celle qui a plus de précocité, de vigueur et de fécondité est améliorée pour elle-même aussi.

L'intelligence — dans ses grandes lignes — étant héréditaire aussi, comme les caractères physiques et les dispositions générales, il est absolument certain que si l'on en avait la faculté et la volonté ; si quelques physiologistes et psychologues avisés pouvaient, à leur gré, décider des unions à réaliser à l'intérieur d'un groupe de population, de façon suivie, en refusant le droit de procréer aux éléments inférieurs, on arriverait peu

à peu à constituer une race plus forte, plus saine, mieux douée intellectuellement dans son ensemble. L'hygiène ne crée pas que des athlètes, c'est entendu ; la sélection ne créerait pas que des « surhommes » non plus ; mais elle établirait un groupe à moyenne physique et psychologique plus élevée, plus pauvre en déchets. Ceci ne fait de doute pour aucun physiologiste.

Peut-être obtiendrait-on plus encore, dit M. Charles Richet. Rémy de Gourmont a soutenu le principe de la constance de l'intelligence, et il avait beau jeu à déclarer que les modernes n'ont rien produit de supérieur à Socrate, Platon, Aristote, Sophocle et Périclès. C'est vrai, car Lavoisier et Pasteur ne leur sont pas supérieurs quoique ayant été plus loin, le matériel sur lequel s'exerçait leur intelligence ayant été accru par les efforts de toute l'humanité ; mais cela ne prouve pas que l'intelligence ne peut pas grandir. S'il n'y a pas eu de progrès dans l'intelligence, c'est que l'homme n'a pas cherché le progrès. Et peut-être celui-ci sera-t-il dans la sélection : peut-être la sélection augmentera-t-elle l'intelligence de l'homme comme elle a allongé la toison du mouton.

Nous venons de voir ce qui est possible. En face, il y a ce qui est. Et ce qui est, c'est qu'en somme, nos institutions sociales, opposées à la sélection, sont désastreuses dans leurs effets sur la race. Que peut-on faire en attendant d'en venir à la pratique intégrale de la sélection humaine ?

Deux lignes de conduite se présentent, qu'il faut suivre toutes deux. D'un côté, il y a action positive ; de l'autre, action négative.

Du côté positif, il y a tout d'abord la nécessité du développement, ou plutôt de la création de l'hygiène sociale. Quelque opinion d'ailleurs que l'on puisse avoir sur la sélection humaine, il ne saurait y avoir deux opinions sur la nécessité de supprimer un certain nombre de causes de déchéance physique qui ne font que s'accroître. Il faut engager une bonne fois la lutte contre l'alcoolisme, contre l'avarie, contre la tuberculose, la malaria, la pellagra. Jenner a tué la variole, et cela est bien ; H. Vincent a tué la fièvre typhoïde, ou du moins l'aura tuée le jour où la vaccination sera obligatoire : c'est parfait. Mais d'autres maux subsistent qui sont la source de déchéances organiques sans nombre.

Il faut engager la lutte, à fond, sans pitié.

Du côté négatif, il y a une œuvre à entreprendre, qui est déjà commencée, mais qu'il faut beaucoup développer. Il faut arrêter la propagation des anomalies.

On peut, on doit être plein de pitié pour un rachitique, pour un sourd-muet, un hydrocéphale, un épileptique, et le reste, mais ce fait reste que, socialement, ils sont sans valeur, et qu'un seul enfant sain vaut plus de mille anomalies. Car, si l'hérédité propage les qualités, elle propage aussi, et peut-être plus encore, les déficiences.

Il est donc urgent, essentiel, que les sujets anomalies ne se marient pas.

Peut-on aller plus loin ? Les eugénistes le croient, mais nous ne saurons ici exposer leurs vues.

Pour commencer, une réglementation biologique du mariage s'impose pour la préservation sociale, telle est l'opinion catégorique de M. Richet.

Ne vous récriez pas... Vous plairez donc que vos enfants ou vos petits-enfants soient des ratés, des déchets ? Non, assurément. Alors la conclusion s'impose. Vous allez épouser un homme ou une femme de la catégorie des déchets : la société intervient et crie : halte-là ! nous, société, entendons que vous n'augmentez pas la proportion des anomalies qu'il nous faudra entretenir à grands frais, sans profit pour personne.

Ainsi, d'une part, par le progrès de l'hygiène, nous devons diminuer fortement la proportion des ratés et des non-valeurs dont sont responsables l'alcool, le bacille tuberculeux, le tréponème et d'autres microbes, et par là obtenir une population plus saine.

D'autre part, par l'interdiction du mariage des anomalies, nous devons diminuer la proportion de ceux-ci dans la population future.

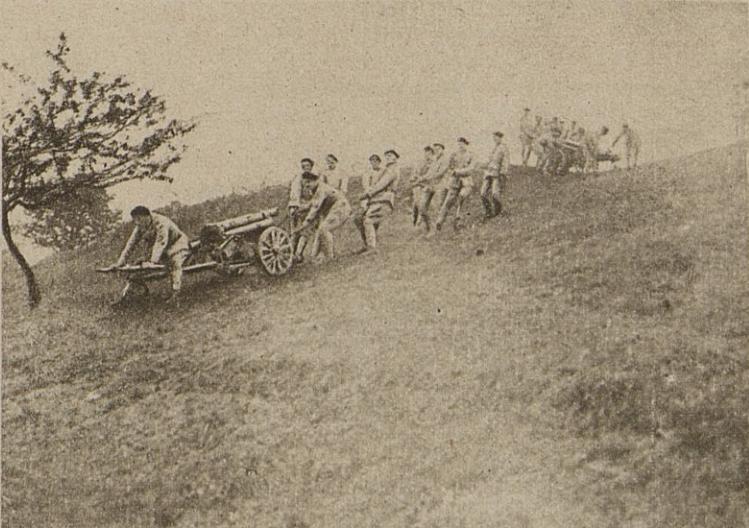
Fera-t-on mieux ? Et dans l'avenir les considérations qui tiendront la première place dans un projet de mariage seront-elles, non la dot et les avantages sociaux, mais la santé et la vigueur probables de la progéniture, vigueur intellectuelle aussi bien que physique, santé morale aussi bien que physiologique ? Pourquoi pas ? Car il faut bien se dire que du jour où un groupement humain aura compris l'importance et la portée de la sélection humaine et mettra ses idées en pratique, les autres groupements feront de même. Car ils verront bien vite les avantages de la méthode : avantages pour le budget, pour le pays, pour le bonheur en général. La sélection humaine, possible et désirable, est devenue nécessaire, comme le dit fort bien M. Ch. Richet ; ce sera le plus grand effort et l'unique souci des générations futures. Lisez le livre de M. Ch. Richet et méditez-le. Il vous convaincra.

HENRY DE VARIGNY.



LE PROFESSEUR RICHET DANS SON LABORATOIRE.

LES FRANÇAIS DANS LA RÉPUBLIQUE RHÉNANE



Ce qu'hier encore nous occupions sur le Rhin était une province de la république allemande : c'est, depuis le 1^{er} juin, la république rhénane dont le gouvernement est photographié ici. De gauche à droite : M. Moenikes (intérieur) ; Dr. Dorten (président) ; Dr. Wintler ; Dr. Liebing (finances), Dr. Klingelschmidt. Nos troupes sont toujours prêtes à partir de là pour envahir l'Allemagne. On les voit, dans ces photographies, s'y préparer à Vlashuten, Niederselbach, Eppsten.

PARIS, LE PLUS GRAND PORT DE FRANCE

Paris, où commence la France, suivant l'expression d'Hugo, faisant un vigoureux retour vers ses origines, va redevenir un port comme au temps des *mercatores aquæ parisiaci* et cela, au grand dam des pêcheurs acharnés à la poursuite du goujon qui frétille — dit la légende — entre l'écluse de la Monnaie et le pont Royal, et des rêveurs qui s'imaginent qu'il y a incompatibilité entre le commerce et les bergeries de M^{me} Deshoulières.

Paris-port est une chose si naturelle, puisqu'à l'aurore il avait cette



LE PORT ET LES BORDS DE LA SEINE A PORT-MARLY.

physionomie, que tous les projets qui ont pour but de hâter cette transformation ressemblent plus à une réparation tardive qu'à une mesure économique qui s'inspire des besoins du commerce et de l'industrie modernes.

Pour illustrer cette opinion, il suffit de rappeler qu'aux âges très lointains, comme le dit l'érudit Marcel Poëte, la Seine occupait tout l'espace où règne aujourd'hui Paris. « Son plus ancien cours réduit nous la montre desservant une large courbe aux pieds des hauteurs de Belleville, de Montmartre et de Chaillot : son lit était alors en partie où les grands boulevards coulent aujourd'hui le flot de la vie parisienne. »

Que de gens, de nos jours, se livrent aux douceurs de l'apéritif, là où quelques-uns de nos ancêtres, fort laids d'ailleurs si l'on en croit M. Delon qui trace du Parisien primitif un portrait dont je lui laisse toute la responsabilité, attendaient sur une butte de sable, ayant en main leur harpon en pierre éclatée, le poisson qui passait...

Ces pêcheurs parisiens étaient des êtres étranges, à face humaine, demi-nus, faméliques et hagards, laids, sales, goguant des murmures rauques ; intelligences douteuses, âmes encore pleines d'ombre...

On voit que l'auteur de *Notre Capitale* ne flatte pas ses portraits.

Mais Paris et les Parisiens, très heureusement, se transforment, et César, dans ses *Commentaires*, fait un croquis agréable du petit bourg gaulois, qui continue de s'assécher et de prendre forme.

Plus pour faire la nique à M. Delon que pour faire étalage d'une vaine érudition, nous donnerons, en matière d'interview d'autre-tombe, l'opinion de l'empereur Julien :

« J'étais, dit-il, en quartier d'hiver dans ma chère Lutèce. C'est une toute petite île enfermée dans l'enceinte de son rempart et qu'on ne peut aborder que par deux ponts de bois. Le fleuve, au milieu duquel elle est étendue, est paisible et régulier : son eau est très agréable à contempler tant elle est limpide ; elle est aussi très bonne à boire, et les habitants viennent la puiser à la rivière... »

L'empereur Julien vivait au quatrième siècle de notre ère, c'est assez dire qu'il ignorait les hideurs du tout-à-l'égout et la saveur de l'eau de la Vanne.

Un poète-philosophe anglais, Wordsworth, je crois, a écrit : « *The child is father of the man* » (l'enfant est le père de l'homme), tant il est vrai que la vie n'est que le développement des premiers germes. Il faut donc compter avec l'élément Seine pour expliquer la formation et la croissance de Paris et comprendre son épanouissement.

On voit très bien la vie géologique de Paris, vie obscure, quoique laborieuse, attendant l'époque quaternaire pour appeler d'étranges témoins, et abordant enfin la période historique avec des buttes frémissant encore des bâs de l'onde, des petites îles vertes où la famille s'éveille, et des bourgades embryonnaires dont les descriptions pauvres, mal situées, ne remontent pas au delà du IV^e siècle.

Dans le souvenir des hommes quelques îles ont demeuré, d'autres ont défié les âges et montrent des vestiges qui eussent fait soupirer M^{me} du Deffant quand elle disait : « A l'époque où j'étais une femme... »

Par exemple : l'île Louviers, les îles Notre-Dame et aux Vaches, l'île de la Cité, l'île aux Juifs, l'île à la Gourdaine qui forme la place Dauphine, l'île du Louvre sur laquelle s'appuie le port Saint-Nicolas, etc.

Pour relier toutes ces buttes et toutes ces îles entre elles, il fallait des voies artificielles, des ponts. C'est pourquoi l'histoire du fleuve qui traverse Paris est liée à l'histoire des ponts.

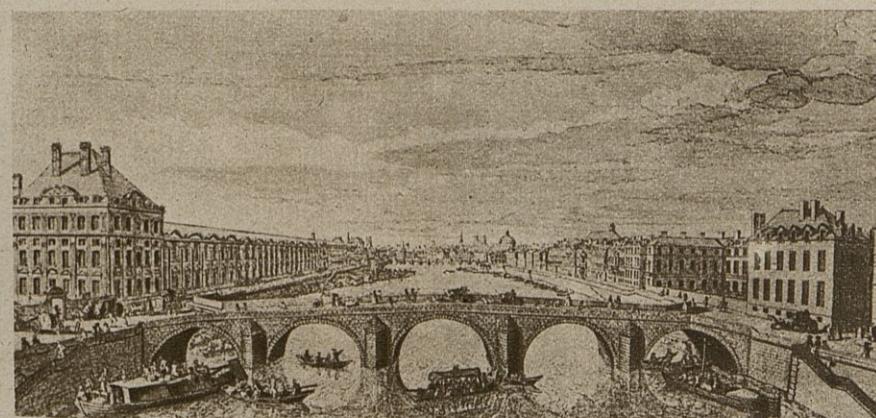
Si nous en croyons un refrain de vaudeville, les Parisiens n'eurent jamais assez de ponts :

Grâce à nos artistes profonds
Nous possédons de nombreux ponts ;
Mais le public, toujours sévère,
Trouve encore qu'il n'y en a guère ;
Il en demande chaque jour.
A sa plainte, pour couper court,
Un architecte a proposé d'en faire
Tout le long, le long, le long de la rivière.

Il a fallu l'inondation de 1910 pour que les Parisiens se rappellent que leur capitale était traversée par un beau fleuve que Théophile Lavallée, qui ne s'y connaissait guère, qualifie de prosaïque et d'uniforme ; pour qu'on voulût bien enfin se souvenir que Dumas et Gaillardet se battirent au pistolet pour l'aspect de la Seine à l'écluse de la Monnaie, et enfin pour comprendre que la nature nous avait imposé une politique fluviale que nous nous entêtions à méconnaître.

Quoi ! dirent enfin des édiles comme M. Lemarchand et un parlementaire comme M. Leboucq, le Paris du XX^e siècle n'aurait que trois ou quatre malheureux ports, à peine fréquentés, alors que le Paris d'Etienne Marcel en comptait quatorze et celui de Napoléon I^e douze !

Et leurs représentations sous forme de projets et de rapports rappelaient les rêveries de Cain et les visions de Claretie. Et les Parisiens reprirent par beau temps la « plus charmante promenade du monde » du Champ de Mars au Jardin des Plantes. Et comme les images d'un kaléidoscope, on revit le *Boulangier*, la *Boulangère* et le *Petit Mitron* ramenés de Versailles par le quai de Passy ; la *Chaumièr* où Tallien cacha son amour ; la *Grenouillère* qui devint le quai d'Orsay ; Voltaire mourant dans l'hôtel de son ami Villette ; le *Pré aux Clercs*, le quai du Louvre où s'amarrait le coche d'Auxerre ; la *Tour de Nesle* qu'on reconstitue par la pensée, en s'appuyant sur le garde-fou du pont des Arts ; la *Sainte-Chapelle*, *Notre-Dame*, etc... Toute l'histoire de Paris défila dans cette promenade



LE LOUVRE ET LE PONT ROYAL SOUS LOUIS XV.



LE BARRAGE DE BOUGIVAL.

par un beau jour d'automne alors que le soleil donnait aux feuilles l'ultime touche de cuivre roux...

Oui, il a fallu la catastrophe de 1910 pour qu'on y pensât.

Une fois le grelot attaché, les études succéderent aux études dans lesquelles le resserrement du fleuve sur certains points et l'insuffisance de son tirant d'eau étaient dénoncés.

Comme de raison, une commission fut nommée sous la présidence de M. Alfred Picard et l'on en vint aux résolutions suivantes :

Elargissement du bras de la Monnaie ;
Approfondissement de la Seine entre Suresnes et Bougival ;
Déviation de la Marne entre Annet et Epinay.

La commission conseilla de procéder immédiatement aux deux premières mesures ; la troisième fut réservée.

On poursuivait ainsi un double but : opérations de sauvegarde de Paris et de sa banlieue contre l'envahissement des eaux ; amélioration de la navigation du fleuve.

Ce fut en 1912, c'est-à-dire deux ans après l'inondation, que M. Charles Leboucq déposa sa proposition de loi qui demandait les crédits nécessaires pour ces travaux utiles.

Nous n'entreprendrons pas de donner ici, par le menu, toutes les études qui découlèrent de cette conception primitive, ni des discussions et des dispositions auxquelles elles donnèrent lieu. La guerre vint arrêter ce beau zèle, et la question demeura entière pendant que le sort de notre patrie se décidait.

Quand nous disons que la guerre interrompit le beau mouvement qui tendait à donner à Paris la place à laquelle il a droit dans notre politique fluviale, cela ne signifie pas que ceux qui s'en étaient d'abord occupés abandonnaient momentanément la partie : cela veut dire qu'on en remettait la réalisation à la fin des hostilités. Ainsi, en 1917, M. Georges Lemarchand, conseiller municipal, publiait un très intéressant ouvrage sur la question : « Le port de Paris et ses affluents commerciaux » dont l'introduction est à citer à cause des termes excellents dans lesquels le problème y est défini :

« Malgré la guerre, les Allemands continuent de tous côtés leurs méthodiques efforts pour garder leur situation industrielle et commerciale après la fin des hostilités.

» C'est pour nous un devoir non moins rationnel et impérieux de maintenir aussi, en la perfectionnant, notre action économique.

» Un des moyens les plus féconds et le plus puissant que nous ayons entre les mains est le port de Paris qui, on le sait, occupe par son tonnage le rang de premier port de France. Mais son transit reste inférieur à ce qu'il serait si ses affluents commerciaux des régions de l'Est et du Centre étaient l'objet de sérieux perfectionnements et se trouvaient enfin dotés de moyens de traction et d'exploitation modernes.

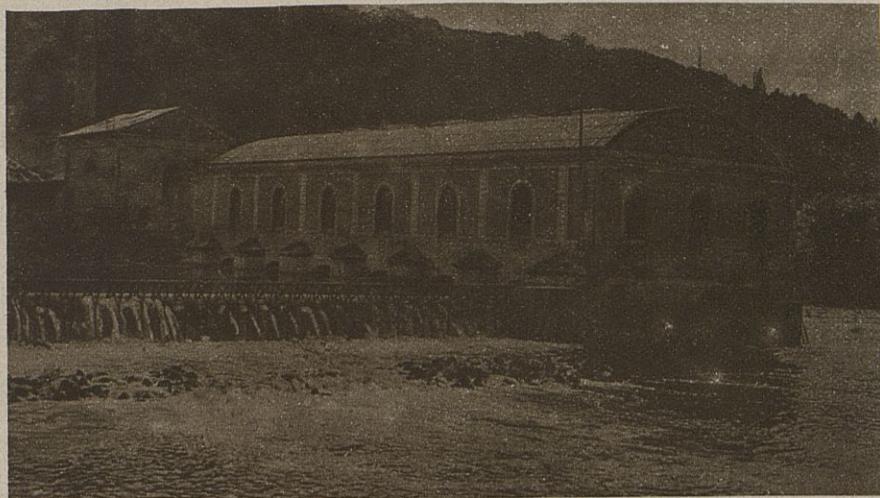
» Tel qu'il existe actuellement, le port de Paris ne rend pas tous les services et ne produit pas tous les bénéfices qu'on devrait en tirer.

» Une occasion propice, et qu'on ne pourra indéfiniment négliger, s'offre de transformer et de multiplier la valeur du port de Paris : ce sont

les travaux d'ensemble à exécuter pour mettre la capitale à l'abri des inondations.

» Les deux questions sont liées par une corrélation étroite, et ce serait faire acte de très mauvaise administration, d'incurie même, que de vouloir solutionner la seconde sans résoudre en même temps la première. »

Je serais désolé de critiquer les ingénieurs de 1838 et de 1855 et



LA MACHINE DE MARLY ET LE BARRAGE A BOUGIVAL.

ceux de 1880 et 1886, mais il convient de dire que leur vue fut bien courte, puisque leurs ouvrages d'art sont à refaire pour obtenir le mouillage de 4 m. 50 réclamé impérieusement pour la sécurité de la ville.

Néanmoins ce qui a été fait et qui assurait d'abord un mouillage de 1 m. 60 (1838 à 1855), puis de 2 mètres (1866), enfin de 3 m. 20 (1880-1886), a fait progresser le tonnage.

Voici quelques chiffres :

1877	5.583.091 tonnes.
1889	6.146.916 —
1899	10.481.483 —
1913	15.228.088 —



VUE DU PONT MARIE ET DE L'ILE SAINT-LOUIS EN 1757.

étendue de 140 hectares. On voit quelle ampleur a le projet auquel se sont attelés des hommes actifs et énergiques qui ont décidé de ne reculer devant aucun obstacle pour doter Paris d'un port digne de lui.

Pour être complet, disons que des crédits ont déjà été votés, que des terrains ont été achetés à Gennevilliers, que la pioche menace une partie des fortifications qui doit devenir un bassin. Combien dureront ces travaux ?

Voilà ce que les ingénieurs interrogés n'ont pu dire. D'ailleurs, pour donner un pronostic qui eût quelque valeur, il faudrait d'abord que l'on fût d'accord sur les projets qui ont été proposés, et que l'éducation économique de quelques propriétaires riverains et de quelques centres qui auront à en souffrir fût faite.

C'est qu'à notre époque de bien-être matériel et de production intense, il ne se donne pas un coup de pic sans qu'il ne retentisse douloureusement là où on ne s'y attendait guère. Le port de Paris peut menacer la prospérité d'autres ports. De là des hésitations, des tâtonnements respectables, puisqu'il s'agit d'intérêts français qui pourraient être menacés.

On voit que la tâche est complexe et demande un certain doigté ; mais ceux qui se sont attelés à cette besogne affirment qu'ils la mèneront à son but, sans préjudice pour personne.

Donc, Seine, ma mie, messieurs les ingénieurs vont recoudre ton vieux vêtement pour que tu te présentes plus belle encore aux Parisiens de l'avenir. Ces Parisiens-là seront encore plus loin que ceux peints par M. Delon, et qui, harpons menaçant, attendaient sur des buttes de terre limoneuse ou de sable le passage des gros poissons, à l'endroit même où le soir, par ces douces brises de juin, nous prenons l'apéritif aux accords nerveux des orchestres de tsiganes.

L. D'HAMPOL.



LE QUAI DE LA PIE AU PARC SAINT-MAUR.

M. POINCARÉ PRÉSIDE LA FÊTE FÉDÉRALE DE GYMNASTIQUE A NANCY



La 41^e fête fédérale de gymnastique s'est déroulée le 8 juin à Nancy, sous les plis de milliers de drapeaux dont s'était pavée la ville toute vibrante de patriotism. Le président de la République, entouré de ministres, de représentants de la Lorraine, de généraux, y assistait. Il a inauguré, au Parc Sainte-Marie, la statue du « Gymnaste de la Victoire » que l'on voit à gauche : elle est faite du métal de canons allemands. A droite, le président prononce le discours d'inauguration ; le maire de Nancy lui répond. Sur la magnifique place Stanislas, devant toutes les sociétés rangées avec leurs étendards, eut lieu la présentation du nouveau drapeau de l'Association de la Moselle à M. Alexis Samain, président de la « Lorraine sportive », qui fut brutalement dissoute par les Boches en 1911.



Tandis que les fêtes de Nancy se poursuivaient au milieu de l'enthousiasme et de la joie, la délégation qui avait accompagné les jeunes gymnastes vannetais faisait aux ruines de Nomény un triste et pieux pèlerinage. Ce village, un des premiers en France qui furent mis à sac par les Allemands, a été adopté par la ville de Vannes, qui aidera à sa reconstruction. La marraine bretonne, au cœur secourable, apportait à la filleule meurtrie et ruinée le réconfort de sa sympathie généreuse. Lentement et le cœur ému de compassion, parrains et marraines parcoururent les décombres dans lesquels trente familles, déjà revenues, cherchent à relever les pierres dispersées de leurs foyers. Sous la conduite du curé, ils visiteront l'église saccagée. La délégation était conduite par un adjoint au maire de Vannes, qui est originaire de ce coin de Lorraine. Il est, dans ces deux médaillons, arrivant à Nomény et écoutant les explications que lui donne le maire du village sur les événements qui ont bouleversé le pays où s'est écoulée son enfance.

LES PREMIERS PAS D'UN "CRACK" DANS LA CARRIÈRE

LES chevaux de pur sang, qui sont à l'ordre du jour, sont les grands seigneurs des chevaux ; ils ont une généalogie. Toutefois l'origine de la race ne se perd pas dans la nuit des temps. Il y a eu de vraies courses en Angleterre sous le règne de Jacques I^{er}, au début du XVII^e siècle, et, dès la fin de ce siècle, la vogue des réunions hippiques était établie et l'amélioration des races indigènes poursuivie en vue des épreuves à disputer. Charles II avait envoyé ses écuyers lui recruter en Orient et en Arabie « des juments royales », qui, par croisement, donnèrent d'excellents produits. Plus tard, une nouvelle infusion de sang oriental allait encore perfectionner la race qui commençait à se former et c'est de l'importation de trois étalons restés célèbres dans l'histoire du turf que date vraiment le pur sang anglais. Ces trois étalons, *Byerly Turk*, *The Darley Arabian*, celui-ci de la race kochlani qui remonte, paraît-il, au temps de Salomon, et *Gedolphin Arabian*, provenant d'un lot envoyé par le bey de Tunis à Louis XV et qu'un Anglais découvrit à Paris, furent les têtes des trois grandes lignées auxquelles la race de pur sang anglais doit son prestige ; chacune de ces lignées a été illustrée, presque dès sa formation, par des gloires du turf, tels *Herod*, *Eclipse*, *Matchem*.

Eclipse, le cheval phénomène qui n'a jamais eu d'adversaires pour le faire galoper, aussi populaire en Angleterre que l'homme le plus célèbre, est celui d'où est sortie la meilleure des familles, celle à laquelle se rattachent actuellement la très grande majorité des principaux reproducteurs.

LA FAMILLE

De savants statisticiens ont relevé la filiation des vainqueurs des grandes épreuves classiques. Ils sont arrivés à cette conclusion que, si trois familles se sont formées par la descendance paternelle, il s'en était formé cinquante environ par descendance maternelle et que tout pur sang anglais appartenait à une de ces cinquante familles. Un Australien, Bruce Love, a classé ces familles d'après le nombre de vainqueurs de grandes courses qu'elles ont fournis, la famille n° 1 étant celle qui en compte le plus. C'est à neuf de ces familles surtout qu'appartiennent les sujets que l'épreuve a démontrés les meilleurs, de sorte qu'il est de l'intérêt de tout éleveur de chercher à obtenir, par le croisement des reproducteurs mâles ou femelles qu'il possède, une parcelle du sang précieux dans les produits qu'il veut faire naître et éléver.

LA MÈRE ET LE PÈRE

Et c'est d'abord au bon recrutement des poulinières devant former son haras que tout sportsman désirant faire de l'élevage doit s'attacher.

Soit par achats, en vente publique ou à l'amiable, soit par réclamations sur les champs de course, dans les épreuves instituées à cet effet, il se rendra acquéreur des femelles qui formeront son « stud », en ayant soin d'éviter les juments qui ont trop couru et dont les efforts qui leur ont été peut-être demandés, au cours de luttes sévères, peuvent avoir dérangé l'équilibre des organes. La race de pur sang, par suite d'importations anglaises répétées, est maintenant assez perfectionnée en France pour se suffire à peu près à elle-même.

L'administration des haras nationaux possède des étalons de pur sang qu'elle met au service des petits éleveurs, principalement dans le sud-ouest ; toutefois, les principaux étalons appartiennent à des particuliers qui, moyennant un prix parfois fort élevé et qui va jusqu'à 10.000 francs, cèdent à d'autres propriétaires les services de leur « sire », pour employer le terme anglais. Les reproducteurs qui ont actuellement la vogue en raison des succès obtenus par leurs produits dans les rencontres les plus récentes, ou bien pour ce qu'on espère d'eux par suite de la grande qualité dont ils ont fait preuve, sont : *Sans-Souci*, qui appartient au baron Ed. de Rothschild et qui est au haras de Meautry ; *Sardanapale*, au baron M. de Rothschild, du haras de Champagné-Saint-Hilaire (Vienne) ; tous les deux de grands vainqueurs d'avant la guerre. Puis *Teddy*, à M. J.-D. Cohn, du haras de Reux (Calvados), l'ancien haras de M. Maurice Ephrussi. *Teddy* fut un très brillant « performer » dans les épreuves disputées pendant les hostilités. *Rabelais*, du haras de Montfort, à M. le comte de Nicolay et M. de Gheest ; *Prédicateur*, qui est, comme *Sans-Souci*, dont il est le frère de père, au haras de Meautry ; *Ecouen*, du haras de Marly-la-Ville, au vicomte d'Harcourt ; *Gorgos*, du haras du Perray, que créa M. Gaston Dreyfus.

Le concours de ces étalons vaut de dix à cinq mille francs. Il y en a

de moins coûteux et, parmi les étalons particuliers, il en est même de fort modestes qui ne sont estimés qu'à cent francs la saillie. Les juments qui leur sont confiées ne sont également que des modestes et, à moins d'un caprice de la nature comme il s'en est parfois rencontré, leurs enfants n'auront sur le turf qu'une carrière modeste elle aussi.

LE BAPTÈME

Les noms des gloires des hippodromes, qui ont eu au moment des grands succès de ceux qui les portaient une vraie célébrité, leur ont, en général, été donnés au moment de leur naissance. La mode est passée d'appeler un produit N. par x et y, x et y étant les noms du père et de la mère, et d'attendre une bonne occasion pour le baptiser définitivement ; la mode, qui était presque une règle, se passe également de donner au produit un nom dont la première lettre était celle de la mère. D'autres habitudes ont disparu aussi, qui voulaient qu'une initiale désignât l'année de la naissance de sorte que l'âge d'un sujet était ainsi facilement connu.

Chaque propriétaire a ses préférences, les uns donnent des noms littéraires, d'autres des noms géographiques ; d'autres encore — et c'est le moment — des noms patriotiques ou guerriers ; d'autres enfin des noms qu'ils supposent spirituels, mais que le plus souvent ils feraient mieux de ne pas donner.

Quoi qu'il en soit, voici le « foal » avec un nom ; car le jeune élève, dans ses premiers mois, le poulain de lait est un « foal ». Il demande dès sa naissance de grands soins ; c'est l'affaire du « stud groom ». Si l'hygiène du père et de la mère a été surveillée par lui, celle de l'enfant doit l'être

tout autant. Un « foal » exige autant de soins qu'un bébé. Pour lui rien ne vaut le lait de la mère, mais parfois il faut avoir recours à l'allaitement artificiel et au biberon. Il faut souvent aussi avoir recours à des médicaments ; les « foals » sont sujets à la diarrhée infantile qui cause chez eux des pertes importantes.

APRÈS

LE SEVRAGE

Mais le « foal » est sevré et séparé de sa mère. Bientôt il sera « yearling ». C'est alors que l'on commencera à le faire galoper petit à petit. C'est alors, si son éleveur ne fait pas courir lui-même, qu'il cherchera à le vendre et qu'il le fera passer sous le feu

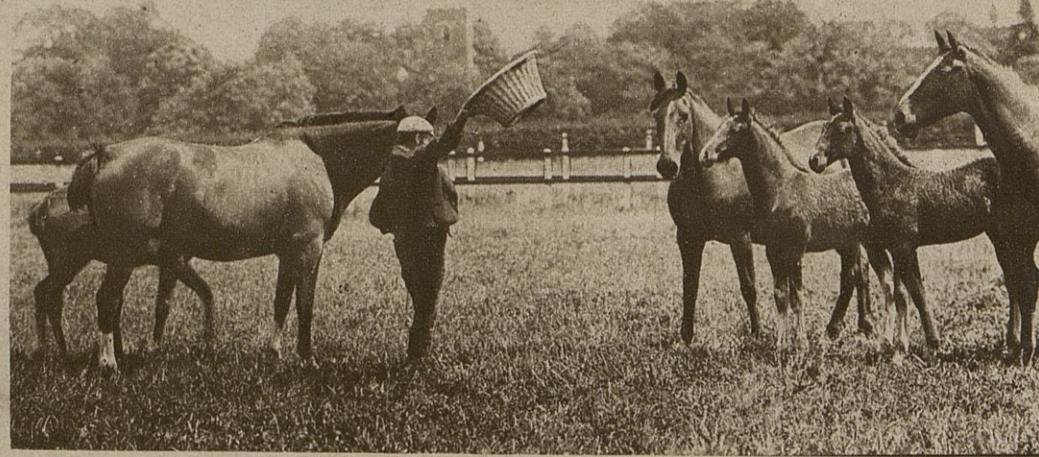
des enchères dans l'un des grands établissements institués à cet effet.

Le « yearling » qui doit devenir cheval de courses et courir dès sa deuxième année est mis à l'entraînement. Les entraîneurs sont comme des maîtres de pension, se chargeant de la nourriture, de l'entretien et de l'éducation de leurs élèves, pour les amener prêts à subir leurs examens, c'est-à-dire à se présenter sur un hippodrome dans les épreuves publiques. Jadis tous les entraîneurs étaient anglais ; ils passaient pour détenir le secret hérititaire de la bonne préparation d'un cheval de courses. Il y a maintenant des entraîneurs français et américains qui ne réussissent pas plus mal que leurs confrères.

Le poulain préparé, avec un « lad » comme cavalier, par une succession de galops pris sur les terrains d'entraînement — il y a deux centres principaux auprès de Paris : Chantilly et Maisons-Laffitte — est essayé, monté le plus souvent alors par un jockey, qui est un lad arrivé. L'essai, parfois trompeur d'ailleurs, permet de classer le poulain et les engagements sont faits pour lui, soit dès ce moment, soit au fur et à mesure dans les épreuves où il a une chance de se distinguer. Pour certaines épreuves même, les engagements ont été faits dès la naissance avec facilité de déclarer forfait à des époques déterminées.

Il est intéressant de faire courir quand on a le succès en poupe et les gains réalisés par certains propriétaires, comme M. Edmond Blanc, par exemple, qui en 1904 gagna 1.631.678 francs d'argent public et, en 1905, 1.469.000 francs, comme M. Vanderbilt qui dépassa quatre fois le million, en 1906, en 1908, en 1909 et en 1910, pourraient donner à penser que le métier de propriétaire est un métier où l'on s'enrichit. Il n'en est rien et les plus gros gagnants n'arrivent guère, dans les meilleures années, qu'à couvrir leurs frais qui sont énormes ; mais l'attrait des luttes du turf, la satisfaction de voir briller ses couleurs dans les grandes épreuves et de songer que le vainqueur sera sans doute un élément précieux pour la continuation de la race, sont tels qu'il est peu de sportsmen qui, les ayant une fois goûtes, y renoncent un jour de leur plein gré.

OLD BOY.



POULINIÈRES ET « FOALS » DANS LES HERBAGES D'UN HARAS.

LE PRIX DU JOCKEY-CLUB COURU A LONGCHAMP



Pour la première fois le prix du Jockey-Club, notre Derby national, s'est disputé cette année à Longchamp. Temps délicieux, foule énorme, toilettes élégantes, tout a concouru au succès de la journée. Un incident a certainement changé les conditions de la lutte finale. « Insensible », en se dérobant, a entraîné deux autres compétiteurs au « blue riband » et a gêné le grand favori « Mac Kinley ». C'est le compagnon de celui-ci, « Tchad », également à M. Vanderbilt, qui a gagné. En haut, « Tchad » passe le poteau devant « Hallebardier ». En bas, la rentrée du vainqueur au pesage.



ECHO S



D'OU VIENT LE MOT « LA FAYETTE » ?

DEPUIS le débarquement des Américains sur le sol de France, le nom, déjà glorieux, de La Fayette, s'est trouvé auréolé d'un lustre nouveau et incomparable. D'où provient donc, étymologiquement, ce nom fameux, plus illustre maintenant que jamais ?

De cette question les érudits se sont préoccupés.

Né à Chavagnac, près de Brioude, La Fayette, comme on sait, est originaire d'Auvergne. Dans ce pays, en effet, se dresse le château patrimonial de sa famille, non loin d'Ambert, et tout près du village d'Aire-la-Fayette... Une « fayette », en cette région de l'Auvergne, désigne un bois de « fayards » ; or « fayard », déformation du mot latin *fagus* (hêtre), signifie en patois du pays : hêtre ; une « fayette » est donc un bois de hêtres...

D'où il résulte que étymologiquement « La Fayette » équivaut à « La Hêtraie »...

UN MILLION DE CIGARETTES !

AH ! ça, ils en ont donc en Angleterre... — De quoi ?

— Du tabac !

Une statistique signale en effet que le nombre des cigarettes fumées chaque jour par la totalité des femmes anglaises s'élève à *un million* !

Un million de cigarettes !... Ah ! exquises ladies, vous ne connaissez pas votre bonheur !

De cette consommation outrancière, cependant, les moralistes s'afflagent... Jadis, paraît-il, les Anglaises fumaient incomparablement moins. Pour elles, fulminent les censeurs austères, l'abus de la cigarette est « un vice né de la guerre ».

Hélas ! pour nous, fumeurs de France, le « vice né de la guerre » n'est point l'abus du tabac, mais, bien au contraire, sa lamentable raréfaction !

EN PLEIN CIEL !

Il n'y a pas à dire : il y a des gens qui ont de drôles d'idées !

Tels, par exemple, le lieutenant Meade et miss Marjorie Dumont qui, au Texas, viennent de convoler en aéroplane ! A ces deux originaux il a pris fantaisie de se marier, à plus de 2.000 mètres d'altitude, à bord d'un avion !

Et vous verrez que cette lubie saugrenue trouvera des imitateurs !

— A bord d'un avion ? Trouvaille exquise ! s'écrieront les âmes poétiques... S'unir en plein ciel, quelle extase !

Ouais... Reste à savoir si c'était bien là, notamment, l'opinion de l'infortuné pasteur que les deux jeunes amoureux avaient emmené avec eux, à ces hauteurs insolites, pour bénir leur union !

Gageons que le vénérable clercyman, tout en assistant au mariage, n'était pas... « à la noce » !

POUR REMÉDIER A LA CRISE DU VÊTEMENT

La crise du vêtement pour hommes devient de plus en plus angoissante. En raison du prix, sans cesse croissant, des étoffes et de la main-d'œuvre, des spécialistes calculent, avec chiffres à l'appui, que le moindre complet masculin revient à plus de 400 francs !

Dès lors, comment se composer une garde-robe quand on n'a point la fortune d'un « profiteur » ? Cruelle énigme ! — Bah ! insinueront les plaisantins, c'est bien simple... L'homme n'a qu'à s'inspirer de l'exemple féminin. A force d'échancrer son corsage, de raccourcir sa robe, de rétrécir sa jupe, la femme en arrive à démontrer de façon péremptoire qu'il suffit pour se vêtir d'un minimum d'étoffe, et que, lorsqu'on le veut fermement, on parvient à s'habiller... d'un rien.

Plus tragique est le ton d'un journal fort sérieux qui dernièrement s'écriait :

— Hommes, nos frères, serons-nous bientôt obligés d'aller dans la vie tout nus ?

Il semble que ce cri de détresse ait été entendu à Londres, où, dans un magazine humoristique, il a inspiré un dessin désolant.

Représentant la Cité Future, ce dessin évoque l'image de rues sillonnées de « tranchées » étroites où cheminent les promeneurs : la profondeur de chaque « boyau » est calculée de manière que, seule, émerge la tête du passant...

Vous voyez d'ici avec quelle élégance ce stratagème astucieux résout le problème de l'habillement masculin... Chaque promeneur se borne à arborer un chapeau et un faux col... tout simplement. Le reste du corps, masqué par le sous-sol de la tranchée, déambule dans l'économique costume du père Adam, sans qu'il en résulte rien de *shocking* !

Voilà de l'humour bien britannique !

AU PAYS DE FRANCE

“C. I. H. U.”, VOUS DIS-JE !...

PARFAITEMENT ! il nous faut un C. I. H. U., c'est-à-dire un Comité International d'Hygiène Universelle...

Ce C. I. H. U., c'est la Société des Nations qui nous le donnera.

Elle nous le doit. Démontrons-le.

La Société des Nations a pour but essentiel de prévenir tout germe de conflit entre les peuples, afin d'épargner ainsi à l'humanité le retour des horreurs meurtrières de la guerre.

Mais la guerre n'est pas le seul fléau qui séisme la mort. La maladie aussi est une grande tueuse...

Dès lors, pourquoi à son programme de lutte contre la guerre la Société des Nations n'anexerait-elle point un programme de lutte contre la maladie ? Pourquoi ne se proposerait-elle pas de faire régner dans le monde non seulement la paix politique, mais encore la paix physiologique ? Il lui suffirait, pour atteindre ce résultat, de veiller à ce que la stricte observation des lois d'hygiène fût imposée sur tous les points du globe à la fois. Car comment, dans un pays, conjurer utilement la contagion si, sur le territoire voisin, on la laisse se propager ? Un médecin déclarait l'autre jour avec justesse, au cours d'une conversation :

— Pouvez-vous combattre avec succès la tuberculose quand, à côté des régions nettoyées, telles que l'Europe occidentale, nous laissons subsister des foyers d'infection comme il en existe dans l'Europe orientale ?... Et pour l'alcoolisme ! on lutte à outrance contre lui en Amérique, c'est fort bien, mais savez-vous ce qui se passe ? Un certain nombre de grands brasseurs des Etats-Unis envoient sous une forme ou sous une autre leurs produits en Angleterre où la prohibition n'est pas encore acquise... Et pour l'opium ! à quoi bon en interdire l'usage en France si l'on en permet la fabrication en Chine ? Quoi qu'on fasse, il en passera toujours en fraude, et les rigueurs de la répression ne feront qu'augmenter la prime à la contrebande...

Il est bien évident que la santé de l'univers ne peut être assurée de façon efficace que par l'« unité de commandement » hygiénique. Souhaitons donc que la Société des Nations la réalise et la confie à un Comité International de savants qualifiés... Où ce Comité tiendrait-il plus dignement ses assises qu'à Paris, dans la capitale de ce pays de France, dont Pasteur a su faire la patrie de la bactériologie ?

CENT ANS AUPARAVANT !

LE 22 juin 1819 — il y a juste cent ans — entrait en rade de Liverpool, sous le commandement du capitaine Moses Rogers, un bâtiment américain : le *Savannah*.

L'apparition de ce bateau fut sensationnelle. Le *Savannah* avait ceci de particulier, en effet, qu'il arrivait directement des Etats-Unis et qu'il se trouvait être ainsi le premier bateau à vapeur ayant réalisé la prouesse que se flatte maintenant d'accomplir l'aéroplane, à savoir : la traversée de l'Atlantique !

L'odyssée du *Savannah* vaut d'être contée. Gréé en trois-mâts barque, jaugeant 389 tonneaux, le *Savannah*, construit chez Crocker et Fickett, de Corlears Hook (New-York), était un steamer mixte, muni de deux roues à aubes, et susceptible de naviguer soit à la voile soit à la vapeur. Sa faible vitesse semble risible aujourd'hui : à la voile, il filait trois noeuds, en moyenne, et cinq à la vapeur... Comme combustible, il brûlait du bois de pin !

Parti de Savannah, sur le littoral américain, le 26 mai 1819, il avait donc mis 28 jours environ pour accomplir la traversée. Pendant une dizaine de jours, il avait marché à la voile afin d'économiser le combustible : durant cette période, il avait retiré ses roues qui, en effet, étaient démontables et pouvaient être hissées à bord. Ces roues ne furent replacées que pour l'arrivée à Liverpool — arrivée que le *Savannah* effectua brillamment, à toute vapeur... Si bien qu'en voyant les torrents de fumée — insolites à cette époque — qui s'échappaient du steamer, un officier de marine anglais, croyant qu'un incendie avait éclaté à bord, dépêcha en toute hâte vers le *Savannah* deux canots de sauvetage ! Le détail est amusant...

Franchi par la vapeur en 1819, par l'aéroplane en 1919, à l'aide de quel procédé l'Atlantique sera-t-il traversé en... 2019 ???

DÉDIÉ A LA S. P. A.

ON connaît la phrase célèbre : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. »

Ainsi s'exprime Buffon en parlant du cheval. Et ce langage ne s'est jamais trouvé plus justifié peut-être qu'au cours de la terrible guerre qui vient de finir.

Quiconque a fait la campagne a été le témoin sympathique, et parfois ému, des innombrables efforts prodigues quotidiennement par le vaillant animal, qui bien souvent, éprouvé de fatigue, n'en restait pas moins, jusqu'à la mort, un fidèle et dévoué collaborateur. En dépit de la traction automobile, jamais le complexe organisme des armées modernes, aux charrois si multiples, n'eût pu fonctionner sans le concours de la traction hippomobile. Incalculable est le nombre de « bourins » qui, dans les boues ou sous les bombes, succombèrent à la peine !

Aux survivants de cette immense hécatombe chevaline, pourquoi, en souvenir des services rendus, ne pas attribuer un signe distinctif, attestant qu'ils ont partagé avec le poilu « les fatigues de la guerre et la gloire des combats » ?

Cette pensée, juste et touchante, vient d'éclorer en Angleterre, où l'on a le culte du cheval. On propose l'apposition sur le harnais de « brisques... » On pourrait également les imprimer, de façon indélébile, sur le sabot...

Et la vue de ces « brisques hippiques » pourrait devenir, le cas échéant, l'occasion d'un traitement de faveur pour de braves animaux qui humblement furent, eux aussi, les artisans de la victoire. Si nos souvenirs sont exacts, le Japon, après la campagne de Mandchourie, honora le cheval de guerre. Voilà, pour la Société Protectrice des Animaux, une croisade à entreprendre...



LE JUBILÉ DU TOURING-CLUB EN FORÊT DE MARLY



C'est en touriste que M. Poincaré a assisté à la tête du Touring-Club dont il est un des plus anciens membres, et les touristes qui emplissaient la forêt de Marly l'ont acclamé à plusieurs reprises. Ici on le voit, au campement des Boy-Scouts, face à leur drapeau que salue leur chef, M. Bonnاما, et auquel, les jeunes éclaireurs vont, tout à l'heure, prêter serment. De joyeuses fanfares sonneront toute la journée sous bois.



Le Touring-Club célèbre en ce moment son jubilé par une série de manifestations dont la première consista en une fête nautique à Villennes le 8 juin. Le lendemain, en forêt de Marly, après un déjeuner champêtre auquel assistaient le président de la République et Mme Poincaré, la journée fut remplie par diverses attractions sportives : visites de campings, exhibitions d'archaïques autos et d'antiques vélocipèdes, ainsi que d'une auto-remorque pour le camping.

LES ARABES AUX FÊTES DE L'OLYMPIADE PERSHING



Les évolutions sportives de ces brillants fils du désert, sur des montures que l'on n'a encore jamais vues fouler notre sol dans de pareilles circonstances, ne seront pas un des moindres attraits des grandes fêtes qui se préparent.



Arabes et officiers venus d'Orient ont amené avec eux leurs dromadaires et quelques-uns de ces admirables chevaux arabes qui n'ont pas leurs pareils dans le monde entier. Voici celui du chef de la mission.



On peut se figurer l'ébahissement des gens de la campagne, quand ils virent pour la première fois apparaître de tels cavaliers aux environs de Champigny.



L'armée américaine organise une série de jeux olympiques qui porteront le nom d'Olympiade Pershing. Le G. Q. G. américain a convié à y participer un certain nombre de gentlemen arabes, qui sont arrivés le 12 juin avec leurs montures à Champigny, où ils sont campés au centre du camp des yanks. La mission est commandée par le général arabe Noury Saïd Pacha. On voit que les chameliers d'Arabie apprécient la fraîcheur des ombrages de France.



La Poudre TEINDELYS
donne un teint de lys

Tous Produits de beauté.

Formules scientifiques

La poudre Teindelys, impalpable, adhérente, d'un parfum délicat, conserve la fraîcheur de la jeunesse, embellit, efface les rides

Poudre : 4 fr. ; f^o 5 fr. — Crème : le pot, 5 fr. ; f^o 6 fr.
Savon : 4 fr. ; f^o 5 fr. — Eau : 10 fr. ; f^o 13 fr. — Bain : 4 fr. ; f^o 5 fr.
Lait : 12 fr. ; f^o 15 fr.

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT
ARYS, 3, rue de la Paix, Paris, toutes Parfumeries et Grands Magasins.

Un jour viendra

Parfum d'Arys
troublant, pénétrant
et captivant.



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
Toutes
Parfumeries et
G^{ds} Magasins.

*A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.*

Le flacon de "Lalique", franco contre mandat-poste de 33 francs.
Flacon réclame, franco : 16 fr. 50.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 50 (en 12 séries).

Ligne **1.200 fr. de Prix** dont
600 fr. en espèces

LE TESTAMENT (10^e Série)

Un vieux maniaque a placé dans son coffre, à côté des valeurs qui forment une partie de son héritage, une somme de 7.453 fr. 70 de monnaies diverses neuves ; ces monnaies sont placées en piles de différentes hauteurs et chaque pile est constituée par une monnaie unique.

Il y a douze piles ; ces piles représentent donc douze monnaies différentes. Le maniaque s'est contenté d'indiquer dans son testament, par des lignes noires, la hauteur très exacte de chaque pile.

Il lègue cette somme à celui de ses héritiers qui sera capable de dire le premier quelle somme et quel genre de monnaie sont représentés par chaque ligne.

Ces pièces sont toutes françaises ; l'or, l'argent, le nickel et le bronze sont représentés.

DIXIÈME QUESTION

Quelle est la somme représentée par la ligne n° 10 ?

LES RÉPONSES DEVONT NOUS PARVENIR EN UNE SEULE FOIS, APRÈS LA PUBLICATION DE LA DIXIÈME SÉRIE.

LISTE DES PRIX :

1 ^e PRIX	250 fr.	4 ^e PRIX	50 fr.
2 ^e	150 ..	5 ^e	25 ..
3 ^e	75 ..	6 ^e au 10 ^e PRIX	10 ..

100 Souvenirs d'une valeur de 6 fr.

N° 10

Pochette Surprise

BON N° 3
7^e Série
A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

CONCOURS N° 50 (10^e Série)

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

La Pochette Surprise

du "PAYS DE FRANCE"

5.000 Prix 50.000 Francs
d'une valeur de

Nous rappelons à nos lecteurs que les numéros des pochettes attribuées n'existent plus ; nous leur recommandons, en conséquence, de ne plus les demander.

Les bénéficiaires des pochettes doivent, quand ils réclament leur prix, joindre à leur lettre le bon placé dans la pochette, ainsi que l'enveloppe numérotée ; ces pièces justificatives sont absolument nécessaires pour le retrait du prix attribué.

Ils doivent nous envoyer également les frais d'expédition de leur prix.

Voici l'énumération des prix en regard desquels se trouve la somme due pour les frais d'envoi :

PRIX EN ESPÈCES: Frais de mandat correspondant au montant du prix.	
Montres	0.40
Colliers de perles	0.40
Bagues	0.40
Jumeaux	0.50
Porte-plume réservoirs	0.40
Blouses lingerie	0.40
Vases Méranc	1.00
Morceaux de musique	0.40
Boîtes dentifrice	1.25
Colis ménage	1.25
Rasoirs mécaniques .. .	0.40
Nécessaires chaussures ..	0.70
Services aluminium ..	0.40
Gobelets	0.40
Fume-cigares et cigarettes ..	0.25
Appareils photographes ..	1.00
Fusils	1.30
Stylographie	0.40
Porte-crayon argent ..	0.25
Pots à fleurs	0.70
Boîtes parfumerie .. .	1.25
Trousse rasoir	1.25
Flacons de parfumerie ..	0.50
Jeux	1.35

AVIS IMPORTANT

Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de TRENTE JOURS à dater de la publication des résultats seront déchus de leurs droits.

DOCTEUR LUCIEN-GRAUX

Les Yeux du Mort

Auteur de ce livre si vivant : *Le Mouton Rouge*, et de cette remarquable série qui, sous le titre : *Les Fausses Nouvelles de la grande guerre*, le classe parmi les meilleurs historiens de notre temps, le Docteur Lucien-Graux publie aujourd'hui

LES YEUX DU MORT

une œuvre tragique, gaie, saine, où se manifestent les dons de l'observation la plus aiguë et où un alerte et robuste talent de conteur, déjà si remarqué en ses ouvrages antérieurs, prend ici un relief puissant, en une suite d'épisodes fortement vécus.

En ce moment d'armistice des Belles-Lettres, où le choix du public hésite encore entre les livres qui parlent de la guerre et ceux qui parlent de la paix, le Docteur Lucien-Graux a réussi, en composant

LES YEUX DU MORT

à écrire, sous la forme romanesque, le livre de vérité qui doit plaire à tous et qui soit, par excellence, dans toutes les mains, sur toutes les tables, à tous les chevets, l'ouvrage de transition entre hier et demain. Depuis la première ligne, l'intérêt du récit se soutient et s'amplifie, pour aboutir aux dernières pages, où, en témoin, l'auteur a intercalé des scènes d'Alsace reconquise profondément émouvantes. Couronnement des mieux appropriés pour une œuvre où s'exprime, dans une langue châtiée et d'une pureté classique, le talent bien français d'un auteur, aussi scrupuleux historien que romancier pittoresque et brillant.

Cet ouvrage est précédé d'une lettre-préface du général de Maud'huy, gouverneur militaire de Metz, et est illustré de cinquante charmants dessins.

Un vol. in-16 — Chez tous les Libraires
Prix net : 4 fr. 50 et dans les Bibliothèques des Gares.
L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris

L'Emprunt de la Ville de Paris

La Ville de Paris a mis en souscription publique la fraction de l'emprunt de 1.500 millions qui restait à émettre après l'exercice par les porteurs de bons municipaux et d'obligations municipales 1917 du droit de préférence qui leur était conféré.

Cette fraction représentait 1.387.000 obligations environ. Le public de Paris et des départements a répondu avec empressement à l'appel de l'administration municipale. D'après les résultats que M. le préfet de la Seine a dès maintenant en sa possession, plus de 107 millions d'obligations ont été souscrites.

La fraction de l'emprunt mise en souscription a donc été couverte près de 80 fois. C'est là une nouvelle et décisive affirmation de la puissance du crédit de la Ville de Paris.

On n'imita pas l'inimitable Rasoir de sûreté APOLLO

Breveté

Le seul dont la lame est à-tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRERIE
31, rue Pastourelle, Paris



Chenil Français

CHIENS POLICIERS
et de luxe toutes races
Expéditions à tous pays

PENSION & DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53

Maison de Vente : 25, RUE DUPHOT, PARIS

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE

On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT

Montrez cette annonce à votre pharmacien

ASTHME Toutes

OPPRESSIONS

EMPHYSÈME — BRONCHITE CHRONIQUE

P. 10 boîte d'essai gratuite : 26, Grand'Rue, Louvres (S.-&-O.)

Pour suivre les préliminaires de paix

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.
Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires et marchands de journaux.

Bons de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale offrent toutes les facilités pour effectuer un placement des plus rémunératrices, qui n'immobilise les capitaux engagés que pour peu de temps.

C'est un devoir absolu pour tout Français ayant des disponibilités de les employer à l'achat de ces titres : il met ainsi ses économies au service du pays, tout en se ménageant un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit) :

PRIX NET des BONS de la DÉFENSE NATIONALE

MONTANT des Bons à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1.000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.775 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout : Agents du Trésor, Perceuteurs, Bureaux de poste, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

Pour la Femme

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles ; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit malaises du RETOUR D'ÂGE, doit, sans tarder, employer en toute confiance la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

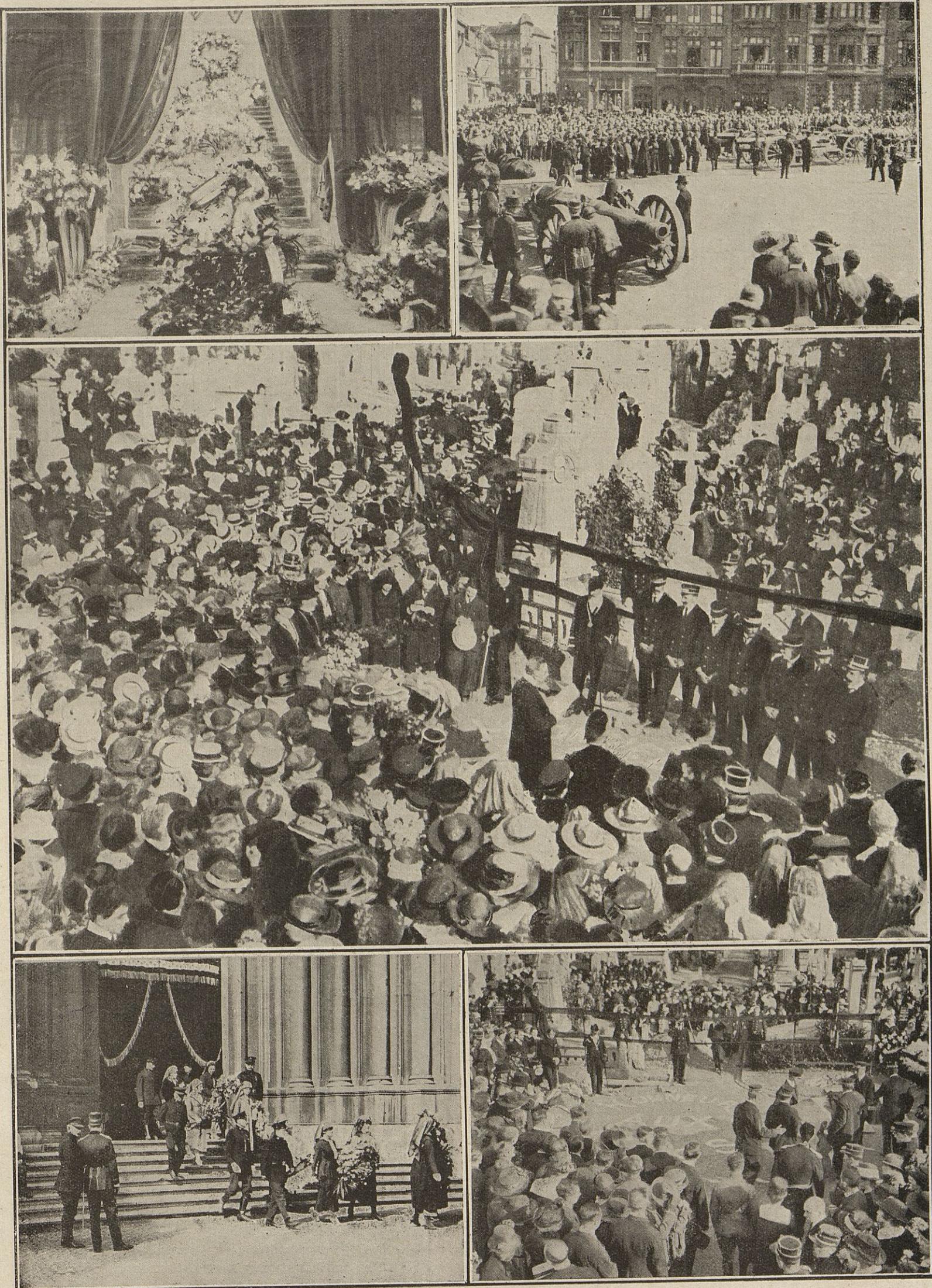
Le flacon, 5 fr. dans toutes les Pharmacies ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratis.)

LES FUNÉRAILLES DE TROIS HÉROÏNES BELGES



La Belgique vient de faire des funérailles solennelles à Mmes Gabrielle Petit, Smekens et Bodson que les Boches, pendant l'occupation, ont fusillées, suivant leur habitude, au mépris de toute justice. A Schaerbeek, l'affluence était énorme; le roi était représenté; les ministres de France et d'Angleterre, de nombreuses sommités belges assistaient à la cérémonie. La reine Elisabeth vint épingle sur chaque cercueil la Croix de Léopold. Le cardinal Mercier donna l'absoute. La plus grande de ces photographies, prises en suivant les funérailles, représente le président du conseil lisant un discours.

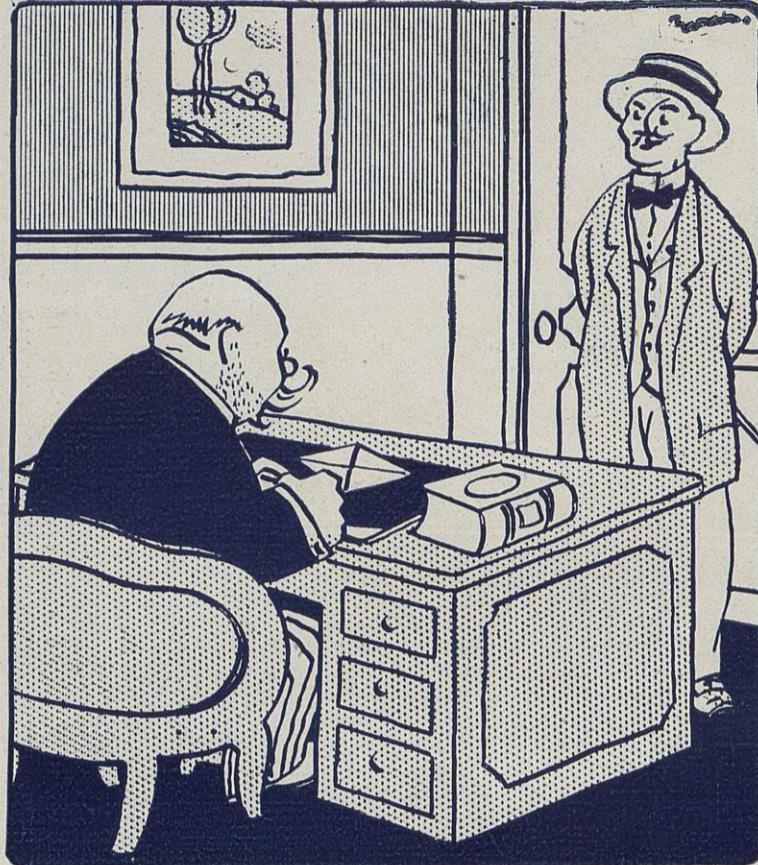


LES PROPOS DE L'ACTUALITÉ



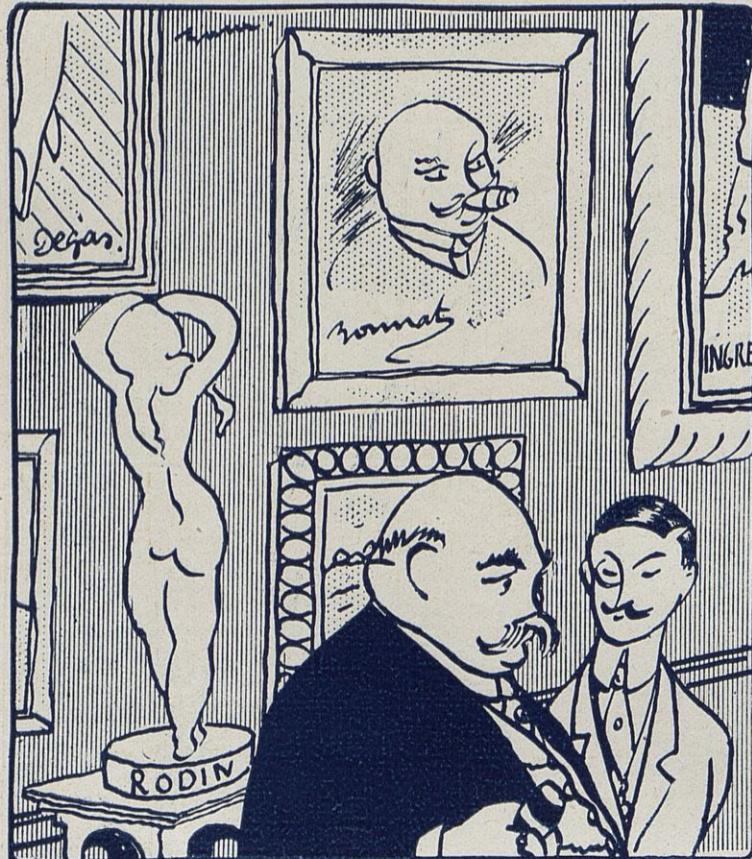
OU EST LE BON TEMPS ?...

— V'là ta femme qui vient te chercher...
— Tout de même !... il nous arrivait pas des trucs comme ça quand on était à la guerre...



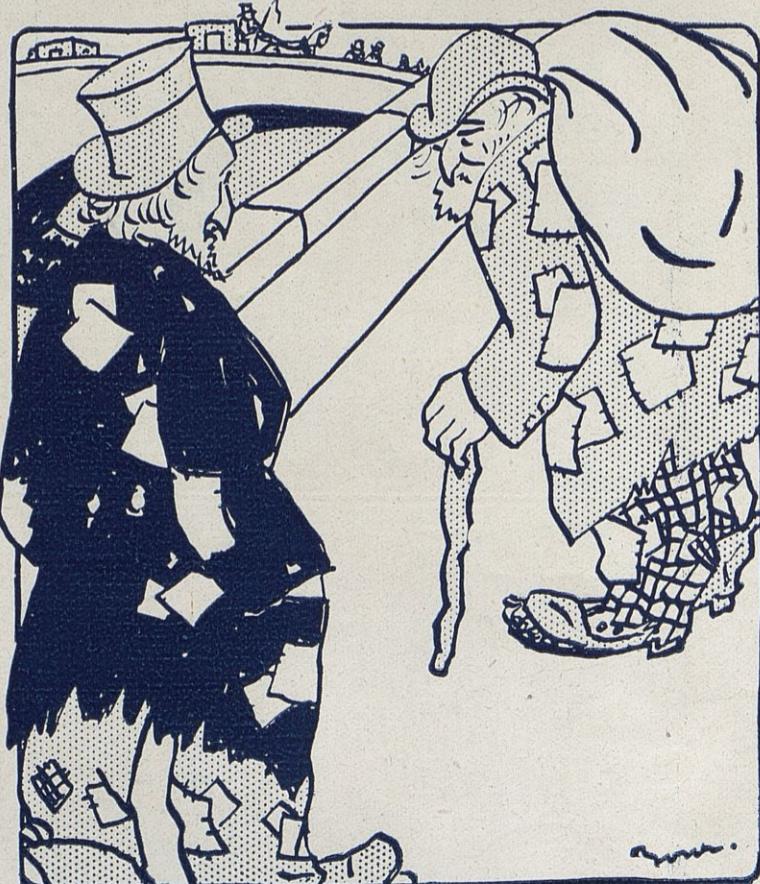
LE DEMOBILISE

— Vous pourriez retirer votre chapeau !...
— Excusez-moi, l'habitude du casque... avec ce sacré chapeau de paille, j' crois toujours que je suis nu-tête...



NOUVEAU RICHE

— Il vous faut aussi une écurie de courses...
— Encore !... On n'en finit jamais d'acheter...



RETARD

— Tu quittes Panam ?
— Oui, j' m'en vais à la campagne.
— T'es pas à la page, vieux ; c' t'année, on n'part en villégiature qu'après l'grand prix...